



Parreno joue les illusionnistes au Palais de Tokyo

L'artiste plasticien balade le visiteur dans un immense labyrinthe, au rythme de « Petrouchka », de Stravinsky

Arts

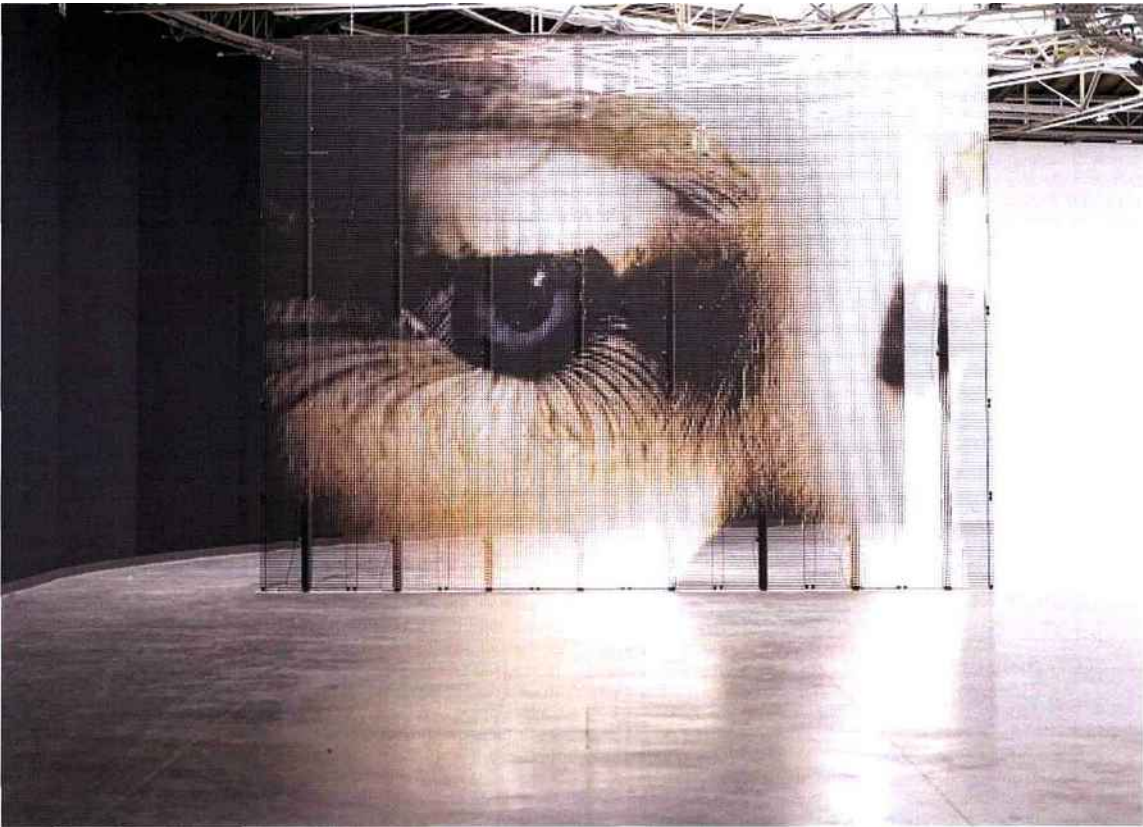
Maintenant que tu m'as tuée, je suis en vie. » C'est fort de ces mots qu'il faut arpenter l'immense labyrinthe mis en scène par Philippe Parreno au Palais de Tokyo, à Paris. Leur paradoxe permet d'apaiser le premier sentiment qui assaille, celui de trop de lumière. Alors, ne pas oublier ces mots, loupote tremblante ; ils sont le sésame du trouble. Certes, dans le hall d'entrée, les néons clignotent et aveuglent, ils font craindre le pire : trop d'évidence, trop de moyens. Mais l'immense artiste l'a montré plus d'une fois, il n'a aucune faiblesse pour le spectacle et les vérités assénées. Il leur préfère la fréquentation des fantômes, les sensations à leur frondaison, l'inconstance des jeux de rôle. Cette lumière, cette froideur high-tech sont en fait là pour servir nos obscurités, faire surgir les mentir-vrais. Et ne vont pas durer.

« Maintenant que tu m'as tuée, je suis en vie » : ainsi l'artiste résume-t-il l'argument du *Petrouchka*

de Stravinsky, symphonie ici convertie au piano. Elle est le cœur battant de l'exposition qui, « comme un automate géant, obéit à un code, cette pièce au piano, comme on le comprend au fil du parcours, résume l'artiste. L'histoire d'un magicien donnant littéralement vie à trois marionnettes qu'il montre en spectacle. Une parabole sur la vie, la mort, l'illusion. A la fin, il brûle l'une d'elles, *Petrouchka*, qui devient fantôme et lui dit "maintenant que tu m'as tuée, je suis en vie" ». Alors, ce n'est plus la lumière dans ses assauts qui frappe, mais ses hésitations et ses tremblements, dictés par les rythmes de la symphonie.

Parreno le dit à demi-mot, c'est au rescapé en nous qu'il s'adresse. Au rescapé en lui. A la fois marionnette et montreur, mort ou vif, il brouille la limite entre les deux états. Et le visiteur de l'accompagner dans ces bouleversements. Lui aussi se fait acteur autant qu'il s'accepte objet manipulé. Baladé dans « un cauchemar à la Kafka, à la fois agréable et angoissant ».

Dès la borne d'accueil, un immense écran blanc nous cueille, et fait de nous des ombres chinoi-



« The Writer » (2007), de Philippe Parreno, exposé dans le cadre de « Anywhere, Anywhere Out Of the World », AURELIEN MOLE

ses. Puis une image appelle au loin, sous la verrière, immense; on s'en approche Mais au fur et à mesure, le trouble gagne: au lieu de s'affirmer, la définition se brouille. De près, le film a perdu toute réalité. Composé de LED, l'écran se laisse traverser par les silhouettes. Une exposition, vraiment? Plutôt « une chorégraphie des corps dans l'espace, une chorégraphie de l'attention, des regards, à travers le son et la lumière. Une mécanique est à l'œuvre, et force les corps à bouger ».

Peu importe l'œuvre ici projetée, les images sont hantées, et le miroir traversé. Vous voilà définitivement entrés dans cette autre réalité qu'annonçait le titre, « Anywhere, Anywhere Out Of the World ». N'importe où, pourvu que ce soit hors du monde Des mots emprun-

tés à Baudelaire, inspiré lui-même par Edgar Allan Poe, « car cette exposition c'est aussi cela, ce qu'on avait oublié et qu'on relit, ce qui revient. Le fantôme est dans la librairie ». Et, de là, il nous parle encore: « Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit (...) Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme », écrit Baudelaire dans ce poème.

Déménager, déplacer, remplacer · leitmotiv dont la mélodie de Petrouchka est le moteur. On l'entend une première fois sourdre d'un piano mécanique pris sous une neige noire (œuvre du compère Liam Gillick). Puis, de-ci de-là, au fil du parcours, entrecoupée, saccadée comme « un métronome la

mélodie s'arrête à chaque fois qu'il se passe quelque chose dans l'exposition, et donne le rythme des lumières ». Musique sans homme, mais pas sans âme, c'est l'immense pianiste Mikhail Rudy qui l'a incarnée. Et les machines aussi ont leur

Peu importe l'œuvre ici projetée, les images sont hantées, et le miroir traversé

mélancolie. Pour l'artiste, « elles ne sont pas désincarnées, juste une autre forme d'incarnation ». Ce robot, par exemple, dressé à griboiller sans cesse les mêmes mots. On le comprend plus loin, en regardant le film Marilyn: c'est l'écriture de la blonde misfit que la

machine a appris à mimer très exactement. Et, dans le film, un suave logiciel se fait le faussaire de sa voix.

Pendant quelques minutes, on la croit ainsi ressuscitée, dans sa suite de l'Hôtel Astoria. Jusqu'à ce que se décadre la caméra, pour faire apparaître le robot, et le silence, et le carton-pâte du décor. « Un film sur une image qui a tué la vie plus qu'elle n'en a produit, résume Parreno. Dans les années 1980, Lyon tard a très bien dit qu'avec Marilyn, on s'était rendu compte pour la première fois que l'inconscient tue. Dans ce film, il s'agit de donner une chance à Marilyn. » Derrière l'écran, un paysage de neige vient amortir le choc. Déplacé, lui aussi, souillé et stupéfié. Avec ses étincelles, il se souvient de la lumière d'en haut. Mais gagne toute sa

beauté quand la nostalgie dorée des images de Marilyn l'envahit par transparence.

Parreno a prévenu: « Plus l'on descend, plus cela s'obscurcit: je ne suis pas un joyeux, plutôt un pessimiste. » Noir, donc, ce jardin composé dans le secret d'une péninsule et filmé en une reptation: telle « une bête souterraine tapie » au sous-sol, ses infrabasses font trembler le bâtiment. En parallèle au Palais de Tokyo, les éditions Cahiers d'art dévoilent les dessins qui ont fait naître cette sismique vidéo. « Un temps malade, j'ai dû apprendre à faire les choses différemment, et beaucoup dessiner au lieu d'être bouillonnant », raconte l'artiste, qui aime l'idée que ce jardin continue à lui survivre, quelque part hors du monde. Et à « questionner ce qui survit à l'image ». Une mission que remplit aussi le Zidane que Parreno a filmé avec Douglas Gordon, en 2006. Ici complètement démonté, sur 17 écrans, il gagne une seconde vie.

A ce stade de la visite, on ne doute plus de l'existence d'un maître des marionnettes qui aurait fomenté ce théâtre d'ombres. Quand surgit Ann Lee... Cette héroïne manga dont Parreno et Pierre Huyghe ont acheté les droits pour la livrer, coquille vide, à l'imagination de leurs compères artistes. Vingt films plus tard, ils l'ont libérée de ses obligations (tuée?). Disparue, aux oubliettes, l'héroïne des années 2000. Et soudain, la voilà: petite voix, corps frêle et maladroite de gamine encore un peu robot. Mais de chair et de sang, incarnée, sur une idée de Tino Sehgal: « J'en avais assez, je voulais vivre dans vos quatre dimensions, vous connaître », murmure-t-elle au public sidéré. Alors que la vie te soit douce, petite... ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Philippe Parreno, *Anywhere, Anywhere Out Of the World*, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e Tél 01-81-97-35-88 Tous les jours, sauf mardi, de midi à minuit. De 8 € à 10 €. Jusqu'au 12 janvier 2014 Palaisdetokyo.com
Philippe Parreno, *dessins, éditions Cahiers d'art*, 14, rue du Dragon, Paris 6^e Tél 01-45-48-76-73 Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures Entrée libre Cahiersd'art.fr

Date : 01/11/2013

Auteur : Emmanuelle Lequeux

Parreno joue les illusionnistes au Palais de Tokyo



« *Maintenant que tu m'as tué, je suis en vie.* » C'est fort de ces mots qu'il faut arpenter l'immense labyrinthe mis en scène par Philippe Parreno au **Palais de Tokyo**, à Paris. Leur paradoxe permet d'apaiser le premier sentiment qui assaille, celui de trop de lumière. Alors, ne pas oublier ces mots, loupote tremblante ; ils sont le sésame du trouble. Certes, dans le hall d'entrée, les néons clignotent et aveuglent, ils font craindre le pire : trop d'évidence, trop de moyens. Mais l'immense artiste l'a montré plus d'une fois, il n'a aucune faiblesse pour le spectacle et les vérités assénées. Il leur préfère la fréquentation des fantômes, les sensations à leur frondaison, l'inconstance des jeux de rôle. Cette lumière, cette froideur high-tech sont en fait là pour servir nos obscurités, faire surgir les mentir-vrais. Et ne vont pas durer.

Évaluation du site

Site du quotidien national Le Monde. On y trouve le contenu de l'édition papier avec l'avantage de pouvoir accéder aux archives dont la consultation est gratuite, mais uniquement pour les articles les plus récents.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 284

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Le Monde.fr a le plaisir de vous offrir la lecture de cet article habituellement réservé aux abonnés du Monde.fr. Profitez de tous les articles réservés du Monde.fr en vous abonnant à partir de 1€ / mois | Découvrez l'édition abonnés

« *Maintenant que tu m'as tuée, je suis en vie* » : ainsi l'artiste résume-t-il l'argument du *Petrouchka* de Stravinsky, symphonie ici convertie au piano. Elle est le cœur battant de l'exposition qui, « *comme un automate géant, obéit à un code, cette pièce au piano, comme on le comprend au fil du parcours*, résume l'artiste. *L'histoire d'un magicien donnant littéralement vie à trois marionnettes qu'il montre en spectacle. Une parabole sur la vie, la mort, l'illusion. A la fin, il brûle l'une d'elles, Petrouchka, qui devient fantôme et lui dit #maintenant que tu m'as tuée, je suis en vie#* ». Alors, ce n'est plus la lumière dans ses assauts qui frappe, mais ses hésitations et ses tremblements, dictés par les rythmes de la symphonie.

UN CAUCHEMAR À LA KAFKA

Parreno le dit à demi-mot, c'est au rescapé en nous qu'il s'adresse. Au rescapé en lui. A la fois marionnette et montreur, mort ou vif, il brouille la limite entre les deux états. Et le visiteur de l'accompagner dans ces bouleversements. Lui aussi se fait acteur autant qu'il s'accepte objet manipulé. Baladé dans « *un cauchemar à la Kafka, à la fois agréable et angoissant* ». Dès la borne d'accueil, un immense écran blanc nous cueille, et fait de nous des ombres chinoises. Puis une image appelle au loin, sous la verrière, immense ; on s'en approche. Mais au fur et à mesure, le trouble gagne : au lieu de s'affirmer, la définition se brouille. De près, le film a perdu toute réalité. Composé de LED, l'écran se laisse traverser par les silhouettes. Une exposition, vraiment ? Plutôt « *une chorégraphie des corps dans l'espace, une chorégraphie de l'attention, des regards, à travers le son et la lumière. Une mécanique est à l'œuvre, et force les corps à bouger* ».

Peu importe l'œuvre ici projetée, les images sont hantées, et le miroir traversé. Vous voilà définitivement entrés dans cette autre réalité qu'annonçait le titre, « *Anywhere, Anywhere Out Of the World* ». N'importe où, pourvu que ce soit hors du monde. Des mots empruntés à Baudelaire, inspiré lui-même par Edgar Allan Poe, « *car cette exposition c'est aussi cela, ce qu'on avait oublié et qu'on relit, ce qui revient. Le fantôme est dans la librairie* ». Et, de là, il nous parle encore : « *Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit (...)*

)Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme », écrit Baudelaire dans ce poème.

LE RYTHME DES LUMIÈRES

Déménager, déplacer, remplacer : leitmotiv dont la mélodie de *Petrouchka* est le moteur. On l'entend une première fois sourdre d'un piano mécanique pris sous une neige noire (œuvre du compère Liam Gillick). Puis, de-ci de-là, au fil du parcours, entrecoupée, saccadée comme « *un métronome : la mélodie s'arrête à chaque fois qu'il se passe quelque chose dans l'exposition, et donne le rythme des lumières* ». Musique sans homme, mais pas sans âme, c'est l'immense pianiste Mikhail Rudy qui l'a incarnée. Et les machines aussi ont leur mélancolie. Pour l'artiste, « *elles ne sont pas désincarnées,*

juste une autre forme d'incarnation ». Ce robot, par exemple, dressé à gribouiller sans cesse les mêmes mots. On le comprend plus loin, en regardant le film *Marilyn* : c'est l'écriture de la blonde *misfit* que la machine a appris à mimer très exactement. Et dans le film, un suave logiciel se fait le faussaire de sa voix.

Pendant quelques minutes, on la croit ainsi ressuscitée, dans sa suite de l'Hôtel Astoria. Jusqu'à ce que se décadre la caméra, pour faire apparaître le robot, et le silence, et le carton-pâte du décor. « *Un film sur une image qui a tué la vie plus qu'elle n'en a produit*, résume Parreno. *Dans les années 1980, Lyotard a très bien dit qu'avec Marilyn, on s'était rendu compte pour la première fois que l'inconscient tue. Dans ce film, il s'agit de donner une chance à Marilyn.* » Derrière l'écran, un paysage de neige vient amortir le choc. Déplacé, lui aussi, souillé et stupéfiant. Avec ses étincelles, il se souvient de la lumière d'en haut. Mais gagne toute sa beauté quand la nostalgie dorée des images de Marilyn l'envahit par transparence.

« UNE BÊTE SOUTERRAINE TAPIE »

Parreno a prévenu : « *Plus l'on descend, plus cela s'obscurcit : je ne suis pas un joyeux, plutôt un pessimiste.* » Noir, donc, ce jardin composé dans le secret d'une péninsule et filmé en une reptation : telle « *une bête souterraine tapie* » au sous-sol, ses infrabasses font trembler le bâtiment. En parallèle au **Palais de Tokyo**, les éditions Cahiers d'art dévoilent les dessins qui ont fait naître cette sismique vidéo. « *Un temps malade, j'ai dû apprendre à faire les choses différemment, et beaucoup dessiner au lieu d'être bouillonnant* », raconte l'artiste, qui aime l'idée que ce jardin continue à lui survivre, quelque part hors du monde. Et à « *questionner ce qui survit à l'image* ». Une mission que remplit aussi le Zidane que Parreno a filmé avec Douglas Gordon, en 2006. Ici complètement démonté, sur 17 écrans, il gagne une seconde vie.

A ce stade de la visite, on ne doute plus de l'existence d'un maître des marionnettes qui aurait fomenté ce théâtre d'ombres. Quand surgit Ann Lee
... Cette héroïne manga dont Parreno et Pierre Huyghe ont acheté les droits pour la livrer, coquille vide, à l'imagination de leurs compères artistes. Vingt films plus tard, ils l'ont libérée de ses obligations (tuée ?). Disparue, aux oubliettes, l'héroïne des années 2000. Et soudain, la voilà : petite voix, corps frêle et maladroit de gamine encore un peu robot. Mais de chair et de sang, incarnée, sur une idée de Tino Sehgal : « *J'en avais assez, je voulais vivre dans vos quatre dimensions, vous connaître* », murmure-t-elle au public sidéré. Alors que la vie te soit douce, petite
...

Philippe Parreno, Anywhere, Anywhere Out Of the World. Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16e. Tél. : 01-81-97-35-88. Tous les jours, sauf mardi, de midi à minuit. De 8 € à 10 €. Jusqu'au 12 janvier 2014. Palaisdetokyo.com

Philippe Parreno, dessins, éditions. Cahiers d'art, 14, rue du Dragon, Paris 6e. Tél. : 01-45-48-76-73. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Entrée libre. Cahiersdart.fr